HAL open science

“ Je ne cours plus depuis longtemps les galeries ”. Deux lettres d’André Chastel. Une réponse de Jean Hélion

Yves Chevrefils Desbiolles

To cite this version:

Yves Chevrefils Desbiolles. “ Je ne cours plus depuis longtemps les galeries ”. Deux lettres d’André Chastel. Une réponse de Jean Hélion. Histoire de l’art, 2003, 53, pp.83-89. ⟨hal-03180874⟩

HAL Id: hal-03180874

https://hal.science/hal-03180874v1

Submitted on 25 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autorisation HAL

HAL Authorization

« Je ne cours plus depuis longtemps les galeries »
Deux lettres d'André Chastel
Une réponse de Jean Hélion
Commentaire par Yves Chevrefils Desbiolles (IMEC)

André Chastel à Jean Hélion

Le 11 II 78
Mon cher Hélion,

Je ne cours plus depuis longtemps les galeries. Je suis allé l'autre samedi rue de Tournon pour voir des Hélion. J'en ai été très heureux. Je l'ai dit à Flinker. Il vous l'a répété. J'en suis ravi.

Je suis de plus en plus convaincu qu'on n'entre de plain-pied que dans sa génération. Une génération, ce n'est pas à quatre ou cinq ans près. Tous les gens avec qui j'aime parler ont ± 70, c'est comme cela, et c'est justement avec eux qu'on peut avoir les entretiens de la vingtième année, sur le *tout* de la vie et le particulier de l'instant. Nous passons tout notre temps à tisser quelque chose entre ce total et ses points, l'un trop vaste et les autres trop petits. Vous me le faites merveilleusement éprouver et je vous en suis reconnaissant. Dans votre attaque de la feuille, il y a la passion d'une sensibilité impatiente, et la tension d'un grand discours, qui s'entrechoquent, en ignorant le partage final. À mon sens, il faudrait préserver plus longtemps encore cet emmêlement et ce réseau fondamental. Léonard nommait ce premier temps le *componimento inculto*, l'organisation non traitée, qui embrasse et propose un maximum de relations. Et je crois que ses calculs interminables venaient en partie du souci de faire encore deviner dans le tableau dit « fini » le battement des virtualités qui étaient au départ. Le *sfumato* n'est pas votre affaire. Peu importe. Le problème est le même dans votre registre qui n'est pas celui du fondu et de la douceur (Dieu merci !). Mais vous êtes un homme de carnets, un artiste pris dans le long fil de la réflexion indéfinie. [blanc] Alors…

Bien à vous.
André Chastel

6 VI 79
Cher Hélion,

Merci du livre. Cet Hélion portatif a de l'impact – celui, je pense, que vous souhaitez depuis longtemps, et manifeste assez

bien cette agressivité [blanc] invention [blanc] qui vous est propre. [blanc] J'apprends avec satisfaction que vous allez volontiers chez les Étrusques. J'aurais dû m'en douter. Plus que jamais, à vous « feuilleter », j'aperçois la corrélation et parfois l'écart entre les trois termes : (1) dessin/aquarelle, vif comme un coup d'épée, (2) composition, articulation de partis pris, (3) discours, délié, interrogatif et poétique. C'est beaucoup de nous fournir tout cela. Mais à nous, de nous débrouiller, et cela ne doit pas se faire sans peine –, tandis qu'on vous adresse gratitude et amitiés.

André Chastel

Jean Hélion à André Chastel

8 VI 79

Cher André Chastel,

Votre lettre, au sujet du livre de René Micha sur mon travail, m'a fait grand plaisir et m'indique ce que je sens, depuis longtemps que je dois vous écrire. Tant bien que mal.

Le Réel est une masse d'être et de choses que je questionne de toutes les façons : par le sentiment et la sensation ; par l'idée et la réflexion ; par le rêve et le songe.

Ce serait idéal de faire tout à la fois. Je n'ai jamais réussi. Je me mets tout entier dans chaque ouvrage et pourtant la plupart de mon être dépasse comme d'un tiroir trop plein. Alors je recommence par un autre bout ; par ce qui m'attire ce jour-là ! Une fois c'est par la coïncidence fortuite d'une apparence et d'un moyen de faire. Une autre fois par la ressemblance frappante d'un imaginaire et d'un fait. Ce sont des aspects divers du réel, ou des degrés successifs que j'affronte. Je les énumère et les compare honnêtement, humblement, joyeusement. Je montre comment c'est fait ou comment c'est senti, et le plaisir que cela me donne, comme on chantonne, espérant le communiquer.

Je me rends bien compte que cela produit une œuvre complexe, apparemment contradictoire ! Mais ce sont des étages ; pas des sautes d'humeur.

La tête pleine de ce que je sais des choses déjà faites[(1)] je m'adresse à ce monde qui me semble n'avoir jamais été exprimé par elles. Par tous les bouts qui dépassent.

Cela fait ici un beau charabia mais c'est rigoureusement sincère et « parlé » comme c'est vécu.

Histoire de l'art, **n° 53, automne 2003, p. 83-89**

Peut-être que je ne suis qu'un chansonnier d'un monde qui me paraît à la fois épouvantable et tendre : je travaille à l'intersection de ces deux qualités ou de ces deux vices. Leur contradiction me paraît solide, orthogonale. Stimulante.

Je vous tiens pour l'un des esprits les plus aigus de ce temps et s'exprimant le mieux et je m'expose à vous en argot d'atelier, pour ainsi dire, avec l'espoir que vous le comprendrez comme un témoignage d'amitié.

Hélion

(1) par les artistes de tous les temps anciens et nouveaux.

***

Les trois lettres qu'on vient de lire constituent la totalité de la correspondance échangée entre l'historien de l'art André Chastel (1912-1990) et le peintre Jean Hélion (1904-1987) ; elles sont conservées dans les archives de ce dernier déposées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Une première lettre de Chastel, isolée, est datée du 11 février 1978. Une autre, de Chastel toujours, est datée du 6 juin 1979 et est accompagnée du double de la réponse d'Hélion datée du 8 juin 1979. Selon toute vraisemblance, manque à l'ensemble un premier message d'Hélion à Chastel pour remercier ce dernier d'être passé à la galerie Flinker, rue de Tournon, où étaient accrochés, du 26 janvier au 4 mars 1978, plus d'une centaine d'œuvres graphiques du peintre réunies sous le titre *Dessins et desseins* ; on ne trouve également dans les archives aucun message annonçant ou accompagnant le service de la monographie *Jean Hélion* signée par René Micha chez Flammarion la même année, et qui a suscité la seconde lettre de Chastel. Trois lettres ! Autant dire rien ou presque entre deux personnages aussi considérables.

Auteur d'une œuvre intellectuelle ou picturale profondément méditée, chacun de ces hommes a occupé une position singulière parmi ses pairs ; celle en quelque sorte d'un franc-tireur solidaire d'un âge classique pourtant bien démodé dans ce XXe siècle qui a été le leur. André Chastel a reçu au lycée et à l'université une formation littéraire conforme aux valeurs humanistes en vigueur dans ces lieux avant 1968. Autodidacte, grand lecteur et fin observateur, Jean Hélion a pu acquérir, jeune, une culture artistique solide dont les principales figures ont d'abord été Poussin, De Champaigne, Le Nain[1]. Ce n'est cependant pas leur belle érudition qui apparente Chastel et Hélion, mais plutôt leur *regard*, un regard certes informé,

mais avant tout construit sur la base d'une expérience sensible jamais détachée de l'émotion. Si ce trait est attendu chez un artiste, il n'est pas toujours la qualité première de l'historien de l'art. Or, on sait à quel point, pour Chastel, depuis son séjour jeune homme dans l'atelier de Vuillard, l'expérience « étonnante » de l'œuvre longuement observée, est au fondement de son travail théorique et critique. Son mot d'ordre, se rappellent ses anciens étudiants, était : « Il faut qu'on voie. »[2] Hélion de son côté a pu un jour écrire : « Bien peindre c'est, sans paroles, répondre à tout. »[3]

Le style comme la forme des deux courtes lettres de Chastel semble à l'image de l'homme, telle du moins que de nombreux témoignages ont pu la décrire ; le langage est concis, dense, chaleureux et distant à la fois ; la mise en page presque étudiée. L'écriture de Chastel est fine et nerveuse, mais toujours régulière ; des blancs doublent ou remplacent parfois la ponctuation lorsque se manifeste une inflexion du discours, un saut d'idée ; le repentir est rare. Jamais les mots ne se départissent de leur simplicité ; leur force tient à la précision de leur usage. Cela, les lecteurs de Chastel le savent, caractérise également sa prose critique rigoureuse et dépourvue de jargon.

Si André Chastel – écrivain d'art – est une sorte d'orfèvre de la correspondance, Jean Hélion – peintre – est dans le même domaine un compagnon aguerri. Son écriture est chaleureuse et ses formules sont percutantes, mais l'élégance n'est pas l'effet recherché. Durant sa vie, Hélion a noirci des milliers de pages, un flot quotidien (cahiers, carnets, lettres…) dans lequel le retour, la reprise, la réévaluation, l'amplification des pensées jouent un rôle essentiel dans la transition de l'idée à la main. L'écriture n'est pas son métier, mais elle contribue puissamment à construire l'œuvre. La graphie haute et large, la disposition des lignes légèrement obliques confirment la rapidité de l'exécution. Les phrases sont longues, vives, inquiètes, musicales ; leur rythme rend compte du mouvement de la pensée. Pas de repentirs ici, mais parfois des ajouts entre les lignes ou au bas de la page, comme s'il fallait toujours plus de mots pour cerner l'essentiel.

Tout cela se perçoit encore dans l'idée que se fait Chastel de la correspondance ou dans la manière dont Hélion pratique cet art. Dans l'introduction de son recueil de critiques intitulé *L'Image dans le miroir* (Idée/Gallimard, 1980), Chastel rappelle que l'épistolier de l'âge classique est l'ancêtre du journaliste culturel ; or, « cette suite de papiers [publiées dans Le Monde entre 1950 et 1976] n'est peut-être au fonds, qu'une correspondance soutenue, comme celles

d'autrefois /…/. On aimerait que le lecteur les considérât ainsi. » De son côté, lorsqu'il adresse de longues lettres à d'autres peintres, Hélion aime raconter *a lungo* sa façon de travailler, son point de vue sur l'histoire, la critique, le marché de l'art. Conseiller attentif ou grand imprécateur, il le fait à la manière des correspondances des anciens, dont les missives étaient conçues pour être lues par plusieurs personnes.

Dans sa première lettre à Hélion, la maîtrise épistolaire de Chastel éclate ; le jeu équilibré de l'anecdote, de la confidence et de l'érudition fonctionnent parfaitement. Dès l'ouverture, quelques courtes phrases imposent un rythme qui, dans sa modulation, soutiendra l'intérêt du propos jusqu'à la fin : « Je suis allé l'autre samedi rue de Tournon pour voir des Hélion. J'en ai été très heureux. Je l'ai dit à Flinker. Il vous l'a répété. J'en suis ravi. » Ce bref rappel des circonstances est toutefois précédé par une exclamation de lassitude – « Je ne cours plus les galeries depuis longtemps » – qui peut paraître anodine chez un critique qui a battu ses semelles autour de la rue de Seine ou du Faubourg Saint-Honoré. Or, ceux qui connaissent l'état d'esprit de Chastel durant les années soixante et soixante-dix savent que, pour lui, l'art « moderne » (contemporain dans son langage, précise Françoise Levaillant) s'était arrêté en 1955 avec la mort de Nicolas de Staël ; la vigueur et la ferveur des longs articles que Chastel a consacrés à ce peintre apparaissent comme la mesure inversée de son ennui durant les décennies qui ont suivi[4]. Très vite, le lecteur actuel de cette lettre archivée se demande si l'œuvre d'Hélion saluée, on le sait, par les nouveaux réalistes français comme par les artistes pop américains[5], ne serait pas, en 1978, le chaînon manquant entre ce que Chastel a autrefois aimé et l'actualité de la scène artistique.

Cependant, le plaisir réel éprouvé par Chastel après sa visite à la galerie Flinker est mêlé à un profond sentiment de mélancolie : « Je suis de plus en plus convaincu qu'on n'entre de plain-pied que dans sa génération. Une génération, ce n'est pas à quatre ou cinq ans près. Tous les gens avec qui j'aime parler ont ± 70, c'est comme cela, et c'est justement avec eux qu'on peut avoir les entretiens de la vingtième année… »[6] Qu'a pensé Hélion de ces mots lui qui, aux prises avec un éternel présent, eut si souvent le sentiment – et la volonté – de tout recommencer ?[7] Aucune réponse immédiate dans les archives Hélion conservées à l'IMEC ne nous permet de le savoir ni de connaître la réaction du peintre à la comparaison établie quelques lignes plus loin entre sa manière d'aborder la toile et celle de Léonard de Vinci ? Hélion savait-il que Chastel aimait rechercher

Léonard, le moderne par excellence, chez les artistes contemporains ? Malgré l'aspect quelque peu attendu de ce propos (pour le lecteur familier des écrits de Chastel), ce que l'historien perçoit chez Hélion, cette « passion d'une sensibilité impatiente, et la tension d'un grand discours, qui s'entrechoquent en ignorant le partage final », décrit fort bien le mécanisme subjectif à l'œuvre dans la méthode de l'artiste ; l'homme est nerveux, volubile – il le sait et cherche à canaliser son tempérament par une mise au point scripturaire quotidienne qui soutient sa démarche de peintre.

« Mais vous êtes un homme de carnet… », conclue Chastel, après avoir donné ce conseil à Hélion (c'est l'auteur de la lettre qui souligne) : « À mon sens, il faudrait préserver plus longtemps encore cet emmêlement et ce réseau fondamental. Léonard nommait ce premier temps le *componimento inculto*, l'organisation non traitée, qui embrasse et propose un maximum de relations. Et je crois que ses calculs interminables venaient en partie du souci de faire encore deviner dans le tableau dit "fini" le battement des virtualités qui étaient au départ. Le *sfumato* n'est pas votre affaire. Peu importe. Le problème est le même dans votre registre qui n'est pas celui du fondu et de la douceur (Dieu merci !). » Comme si Chastel craignait que la manière d'Hélion ne se fige, ne s'appauvrisse dans une sorte de rigidité dès que le peintre s'aventure hors des carnets – c'est-à-dire des dessins – perçus comme le lieu par excellence du *non finito*.

Hélion, qui recueille en 1978 l'estime de l'historien par le détour inattendu de la communauté de génération, n'avait pourtant guère attiré l'attention du critique ou si peu. Chastel a attendu la fin de l'année 1964 pour rendre compte dans les pages du *Monde* d'une exposition d'Hélion organisée cette année-là par la galerie Yvon Lambert, une exposition de dessins, précisément[8], dans la foulée d'une rétrospective new-yorkaise à la Gallery of Modern Art. Pourquoi si tard ? On sait qu'à partir de son retour en France en 1946 jusqu'au début des années soixante, Hélion a été confiné dans un purgatoire pour avoir trahi l'abstraction. Le réalisme poétique qui était alors le sien (tout comme, *a fortiori*, sa période naturaliste du début des années cinquante) a été peu remarqué, sinon sur le mode de la réprobation. Or, l'activité critique de Chastel au journal *Le Monde* était bien naturellement tributaire de l'actualité artistique, une actualité à coup sûr peu troublée par les rares expositions confidentielles d'Hélion. Loin de l'abstraction lyrique – que Chastel apprécie –, Hélion n'est pas non plus un compagnon de route du surréalisme – que Chastel connaît bien –, ni un habitué des plongées imaginaires de Caillois qui a enseigné à Chastel une histoire de l'art

dans laquelle le jeu et la déraison trouvent leur place. Hélion ne semble pas avoir été proche des Bazaine, Lapicque, Estève, Poliakoff ou Soulages auxquels s'intéresse Chastel ; Hélion ne participe pas au Salon de Mai, ne fait pas partie de l'écurie de la Galerie de France, de Jeanne Bucher ou d'Adrien Maeght[9]. La vie d'Hélion n'a pas non plus le panache romantique, l'éclat public des excès staliens, bien que les deux peintres travaillent, en termes certes très dissemblables, à la même frontière entre l'abstraction et la représentation.

Cet article de Chastel est si court – une trentaine de lignes d'un encadré intitulé « Destin d'Hélion » – qu'il est possible de le reproduire ici *in extenso* :

> L'obstination d'Hélion, tour à tour dans le sens et à rebours de ses dons, est d'un intérêt peu ordinaire.
> Au moment où vient de se tenir au Colombus-Circus de New-York une importante exposition de son œuvre, il est bon, même si le choix de vingt-cinq pièces est trop modeste pour représenter trente ans d'exercices acharnés, qu'on trouve à Paris une petite récapitulation de ses moyens graphiques. Le lavis des "Citrons" (1929) porte même à trente-cinq ans le départ d'une recherche destinée à devenir aussi volontaire dans les dessins à l'encre rehaussée d'avant 1939 que dans la fixation des formes triviales : chapeau, homme assis, journal, implacablement cernées des années 1947 et suivantes.
> Depuis "les Toits", fresque romanesque de 1960, l'âpreté a repris le dessus avec "les Porteurs sanglants" (1963), les fortes notations à la gouache, au pastel... qu'atteste la vivacité de l'attaque et des moyens de ce peintre, si tendu et si disponible.[10]

On le voit, la lettre de Chastel reçue par Hélion le 11 février 1978 sonne comme une suite de ce compte rendu écrit quatorze ans auparavant. Mais dans les deux textes, Chastel s'attarde plus à l'homme, à son geste, à « ses moyens » graphiques, sans aller au-delà de ce constat établi cependant en termes forts justes. L'ouvrage peint d'Hélion n'est pas évoqué ; il conserve *in abstentia* une allure de mystère sans que Chastel ne veuille, semble-t-il, le percer. Y aurait-il ici une forme d'« obstination » propre, cette fois, à Chastel ?

Il se trouve que la même année, vers la fin de l'hiver (avant, donc, la parution de l'articulet reproduit ci-dessus), Chastel et Hélion ont pu converser, bien qu'indirectement, par l'intermédiaire d'une de ces enquêtes si nombreuses dans la littérature d'art du siècle dernier. Celle-ci a été publiée par la revue *Preuves* en février et mars 1964. Portant sur la crise supposée de l'art informel[11], cette enquête est préparée par K.-A. Jelenski qui s'appuie sur un article

longuement cité d'Yves Bonnefoy – « Dualité de l'art d'aujourd'hui », paru à la même époque dans *Arts de France*. Sans désigner nécessairement Hélion, mais avec des mots que ce dernier ne contesterait pas, Bonnefoy écrit : « Déjà de grands peintres de notre époque le prouvent, chez lesquels la figuration est cette approche mystérieuse, avec ce qu'elle implique d'isolement, de distance intérieure, de vie privée. »

Cet adoubement de la figuration par le poète-critique est toutefois éclipsé par deux questions aux résonances existentielles posées par Chastel et introduites de manière abrupte, sans liaison ni justification, par Jelenski vers la fin de son introduction : « André Chastel nous a suggéré deux questions : 1) Pourquoi, dans le spectacle de l'art actuel, sommes-nous précisément plutôt préoccupés par des questions que par des réponses ? 2) Que peut signifier, pour l'artiste et pour le public, la mort de l'art ? » L'écart est vertigineux entre, d'une part, le titre de l'enquête et son ouverture par le texte de Bonnefoy, et d'autre part, les interrogations de Chastel qui supposent tout l'art contemporain en crise.[12]

Dans sa réponse qui court sur près de deux pages, Hélion répond fort sèchement à la seconde question de Chastel : « Comment pourrais-je me remettre à peindre tout à l'heure, cher André Chastel, si je songeais à la mort de l'art ? Ce serait la mienne. Il ne peut s'agir que de la mort d'autre chose. Telle forme d'art, sans doute, peut s'éteindre, apparemment parce qu'elle se transforme. Et encore, que sait-on de ce qui peut se faire en secret, dans un atelier inconnu ? Mort d'un public, peut-être, appelé à d'autres intérêts ? Mort d'une certaine forme d'appréciation ? Mort de quelques grands noms sur des affiches décollées ? Tout cela suppose une importance des nombres, qui intéresse évidemment le sociologue et l'historien, mais à laquelle le peintre ne comprend rien. » L'historien est vivement renvoyé dans ses cordes : les catégories, les écoles, les « nombres », tout cela forme une *doxa* qui n'est pas utile à l'artiste. Son monde n'est pas celui-là.[13]

Pourtant, plus loin, Hélion tente de comprendre les interrogations de Chastel : « Du reste, j'ai beau contredire Chastel, je sens un peu ce qu'il veut dire. Cette inquiétude fait partie du jeu de l'art : on joue à cache-cache avec un néant toujours pressenti. Il n'y avait rien sur la toile nue. Y a-t-il à présent autre chose qu'un amas de couleurs ? Mais peindre est justement déjouer cette angoisse, la prendre au jeu des formes et des couleurs. En aucun cas on peut lui faire face. » L'obstination d'Hélion est là.

On le voit, le dialogue entre les deux hommes est depuis longtemps difficile. Jean Hélion qui aimait tant débattre et argumenter, n'a cependant pas répondu à la lettre du critique-historien du 2 février 1978. L'année suivante, la sortie de la monographie consacrée à Hélion par René Micha aux éditions Flammarion (collection « Les Maîtres de la peinture moderne ») est néanmoins l'occasion pour le peintre de reprendre contact. C'est en effet au service de cet ouvrage que répond Chastel dans une seconde lettre datée du 6 juin 1979. Le ton est en retrait par rapport à la première lettre, même si l'énoncée des idées demeure positif : « Cet Hélion portatif a de l'impact... » Plus loin, dans une phrase solide, Chastel propose une sorte de synthèse de l'approche générale d'Hélion en peinture : « Plus que jamais, à vous "feuilleter", j'aperçois la corrélation et parfois l'écart entre les trois termes : (1) dessin/aquarelle, vif comme un coup d'épée, (2) composition, articulation de partis pris, (3) discours, délié, interrogatif et poétique. C'est beaucoup de nous fournir tout cela. Mais à nous, de nous débrouiller, et cela ne doit pas se faire sans peine… » La perplexité de Chastel se dévoile derrière ces mots malgré, toujours, la justesse extrême de l'analyse. Et cette fois, Hélion rédige une réponse : « Votre lettre, au sujet du livre de René Micha sur mon travail, m'a fait grand plaisir et m'indique ce que je sens, *depuis longtemps* [je souligne] que je dois vous écrire. »

La lettre d'Hélion, la plus longue des trois reproduites ici, est une défense moins de son œuvre que de sa méthode lorsqu'il peint, de son état d'esprit lorsqu'il crée. Hélion veut « tant bien que mal » répondre au doute, à l'embarras exprimé par Chastel. Certes, il y a l'infinie diversité du monde qui justifie la multiplicité des « *entrées* » variant selon le jour et le mode opératoire : « Une fois c'est par la coïncidence fortuite d'une apparence et d'un moyen de faire. Une autre fois par la ressemblance frappante d'un imaginaire et d'un fait. » Mais maîtriser à la manière de Léonard tous les aspects de l'entreprise, ne semble pas à sa portée et modestement Hélion note : « Ce serait idéal de faire tout à la fois. Je n'ai jamais réussi. » Néanmoins, cela ne l'empêche pas de remettre cent fois, mille fois l'ouvrage sur le métier. « Je me rends bien compte que cela produit une œuvre complexe, apparemment contradictoire ! Mais ce sont des étages ; pas des sautes d'humeur. La tête pleine de ce que je sais des choses déjà faites je m'adresse à ce monde qui me semble n'avoir jamais été exprimé par elles. Par tous les bouts qui dépassent. Cela fait ici un beau charabia mais c'est rigoureusement sincère et "parlé" comme c'est vécu. »

Ces mots sont les derniers ou presque de la réponse d'Hélion et de toute la correspondance. Certes Chastel est un contemporain d'Hélion, mais le rendez-vous est venu trop tard ; « les entretiens de la vingtième année, sur le tout de la vie et le particulier de l'instant » n'ont pas eu lieu.

Hélion et son étonnante évolution « à rebours de ses dons », mais aussi de son temps, constitue-t-il une énigme pour l'histoire ?

---

1. À propos de Chastel, voir l'hommage qui lui a été rendu par la *Revue de l'art*, n° 93, 1991. En ce qui concerne Hélion, voir le *Journal d'un peintre, 1929-1984,* Paris, Maeght, 1992, et *À perte de vue*, Paris, IMEC éditions, 1996, coll. « Empreintes ».
2. Mot rapporté par F. Levaillant dans son article intitulé « Le signe et l'imprévisible ou l'art des modernes chez André Chastel » (*Revue de l'art*, *loc.cit.*, p. 64-70), dans le prolongement duquel se situe le texte que je rédige aujourd'hui. Celui-ci a également été écrit dans la foulée d'une communication présentée durant le colloque *Écrits d'artistes depuis 1940*, qui s'est tenu à Paris et à Caen en mars 2002 (actes à paraître aux éditions de l'IMEC).
3. Notes manuscrites, 1968 (archives Hélion, IMEC).
4. Voir « Essai de bibliographie des principales publications d'André Chastel » dans la *Revue de l'art*, *loc.cit.*, p. 88-91.
5. Voir R. Melville, « Proto-Pop », *New Statesman*, 18 juin 1965, p. 977.
6. À vrai dire, le thème abordé dans ces lignes n'est pas nouveau. En 1972 déjà, Chastel ouvrait son article intitulé « Nicolas de Staël, l'impatience et la jubilation » par des mots fort semblables : « Nous ne comprenons peut-être que [les raisons de peindre] des artistes de notre âge, avec naturellement, la liberté /…/ de les prêter aux peintres de tous les temps /…/ Nous n'adhérons aux motivations profondes d'une autre génération que moyennant un léger – parfois grand – changement de clef. Avec nos contemporains exacts, il y a malgré tout une sorte de plain-pied inestimable et comme un accueil de plein droit possible dont on ne bénéficie ni pour les aînés ni pour les plus jeunes. » (dans *Nicolas de Staël*, catalogue, Fondation Maeght, p. 9). Chastel exprime encore la même idée en 1989-1990 dans l'entretien accordé à D. Cogeval et Ph. Morel pour le film d'E. Cozarinski, *André Chastel, un sentiment de bonheur* : « On a souvent tendance à oublier une chose qui, un jour, s'est présentée à moi et m'a paru fondamentale : le goût qu'on peut avoir, les prédilections que l'on peut manifester, tout est dominé par votre génération. Autrement dit, on ne comprend vraiment intimement, affectueusement, que les artistes de sa génération. » (*Revue de l'art*, *loc.cit.*, p. 87).
7. Jacques Michel, qui signe dans *Le Monde* un compte rendu enthousiaste de cette exposition d'Hélion à la galerie Flinker, notait : « Jean Hélion, soixante-quatorze ans. Plus il avance en âge, plus sa peinture devient jeune. » (10 février 1978)
8. *Hélion. Trente ans de dessins*, Galerie Yvon Lambert du 4 au 24 décembre 1964. Préface du catalogue par F. Ponge.
9. Il y eut cependant une exposition chez Louis Carré en 1962, une rétrospective d'œuvres abstraites qui donna de bons résultats financiers sans relancer la carrière du peintre.
10. *Le Monde*, 11 décembre 1964.
11. « L'art informel en question », *Preuves*, n° 156, février 1964 ; textes de Jacques Audiberti, Yves Bonnefoy, Roger Caillois, Jean Cassou, Clement Greenberg, Robert Klein, Robert Lebel, Stéphane Lupasco, André Masson, Herbert Read, Pierre Restany, Harold Rosenberg. La réponse d'Hélion est reproduite dans le n° 157 de mars 1964 (p. 47-48) dans lequel on peut également lire des textes de Kenneth Clark, F. Chueca Goitia, Mario Praz, Germain Bazin, Giuseppe Marchiori et Jean Wahl.
12. rançoise. Levaillant a souligné – pour le regretter – cette retraite précoce de Chastel face à l'art de ce temps (*Revue de l'art*, *loc.cit.*, p. 64). En 1989-1990, dans l'entretien accordé à G. Cogeval et Ph. Morel, Chastel exprime la même opinion (*Revue de l'art*, *loc.cit.*, p. 83).
13. En réponse à une enquête sur la « place de l'art dans l'avenir », Hélion écrivait ceci : « Elle sera superbe la place de l'art. Ou bien nous serons morts. Moi sûrement, mais les "vivants" aussi. L'Art c'est de prouver par la beauté que la vie vaut la peine. Pas d'art, pas de vie. L'Art c'est jouer à ce que tout ait un sens. Si on joue assez fort, c'est juste. » (« Enquête Arts par téléphone le 2 avril 1965 », texte autographe, archives Hélion, IMEC)